

Quand elles ont le bonheur d'avoir une langue de terre autour de leur cabane, les fermiers et les journaliers d'environ ont la charité de venir y travailler les jours de dimanche. Ces infortunées n'ont d'autres secours pour elles et leurs enfants que ceux qui leur viennent des fermiers, car les propriétaires, à de très rares exceptions près, ne donnent rien. Les chapelles catholiques font aussi des quêtes pour elles et pour les vieillards; mais on comprend, dans un pareil état de détresse, combien sont impuissantes les aumônes de quelques fidèles. L'Irlande possède des ordres religieux et un nombreux clergé; mais les uns et les autres ont été dépouillés des biens où les pauvres puisaient autrefois, avant que la Réforme les eût confisqués au profit d'évêques et de prêtres mariés qui les emploient à enrichir leurs familles, sans inquiéter du résultat de leurs malversations, qui condamnent à la mendicité un quart de la population de l'Irlande. La vie errante et la mendicité sont devenues pour les paysans irlandais des conditions nécessaires d'existence. Aussi ce genre de vie, condamné chez nous par les lois, ne paraît-il nullement répréhensible, et les mendiants sont, dans toute l'Irlande, respectés et considérés par la population catholique. Il n'est pas de ferme un peu considérable qui n'ait chaque jour à faire l'aumône de quelques pommes de terre à un nombre de familles errantes qui varie de 25 à 30. En donnant ainsi, ces généreux chrétiens disent qu'ils mettent de côté pour le jugement dernier.

Quelqu'imparfait que soit le tableau que nous venons d'esquisser, il permettra peut-être au lecteur de se former quelque idée de l'horrible condition réservée à ces pauvres familles quand elles sont atteintes de maladies plus ou moins graves, et fort souvent de fièvres contagieuses. Déjà privé de vêtements, de nourriture, de feu, le journalier ou le mendiant malade n'a pas où se mettre à l'abri de la pluie et du froid. S'il est seul, il ne peut attendre de soins que de quelques voisins charitables, qui peuvent tout au plus lui fournir des pommes de terre lorsque la fièvre le dévore. On ne trouve souvent dans les environs ni médecin ni pharmacien, et à quoi servirait d'en appeler, lorsqu'on manque de tout, et qu'il est impossible de se procurer, faute d'argent, de quoi sucrer un peu d'eau chaude!

On ne répondra que le *workhouse* est ouvert pour recevoir les malades.— Cela est vrai; mais ces établissements sont placés sous la direction des chapelains protestants, et c'est assez pour en faire fuir les Irlandais comme ils fuiraient la maison de Satan. C'est dans cette déchirante extrémité que la foi Irlandaise nous donne des preuves touchantes de vivacité. Il faut, pour comprendre la force que le catholicisme donne à ces héroïques enfants de l'Eglise, les voir couchés sur un amas de jonc et de paille, reposant sur la terre humide, torturés par la faim, le froid et les plus douloureuses maladies, ils y sont calmes et résignés, et lorsqu'on vient les inviter à s'arracher à tant de maux en allant dans les maisons ouvertes par leur soulagement par la philanthropie anglaise, il faut les entendre s'écrier, avec l'accent d'une conviction profonde: «Non, je n'irai pas dans le *workhouse*, parce que je crains de ne pouvoir y sauver mon âme aussi bien qu'ici.» Mais vos voisins ne pourront bientôt plus vous fournir de quoi vivre!— Eh bien! «Dieu est bon; j'aime mieux courir le hasard et rester au milieu de mes voisins que d'aller là.»

—Non, disait un autre malade, je ne retournerai pas dans cette maison, parce que j'y ai vu beaucoup de gens devenir protestants par lucre. Je ne veux pas y aller, non! non! j'y perdrais ma liberté; j'aime mieux rester avec Dieu et mes voisins qui sont chrétiens, et courir la chance d'obtenir d'eux un morceau de pomme de terre pour vivre jusqu'à ce que Dieu m'appelle à lui.»

A mesure que les circonstances nous en fourniront l'occasion, nous pourrions étudier l'Irlande sous ses autres aspects. Mais nous avons voulu sonder une de ses plaies les plus profondes, afin que le lecteur pût se rendre compte de la joie qui envire les paysans irlandais lorsque O'Connell leur annonce la fin prochaine de leurs maux avec l'autorité que lui donne la victoire qu'il vient de remporter sur le gouvernement de l'Angleterre.

ROBE SANS COUTURE DE NOTRE SEIGNEUR.

Le Commerce public la lettre suivante, qui est reproduite en partie par la Patrie:

« Nous recevons des bords du Rhin une lettre que nous nous empressons de communiquer au public :

« Pendant que de grandes manœuvres militaires appelaient sinon l'attention, du moins la curiosité publique, vers les départements du nord-est, il se passait de l'autre côté de la frontière un événement bien autrement curieux, et dont on n'a pas su, en France, apprécier suffisamment le côté sérieux.

« Il s'agissait de l'adoration d'une relique. Cela n'est guère de notre siècle, plus occupé des faits que des croyances; et aussi la presse parisienne a-t-elle à peine consacré quelques lignes à annoncer qu'une foule de pèlerins se pressait à Trèves pour adorer la sainte robe de Notre-Seigneur, qui y est exposée en ce moment.

« Vues de près, les choses ont une autre importance. Il ne s'agit pas, en effet, de discuter le plus ou moins d'authenticité du vêtement que la cathédrale de Trèves conserve depuis tant de siècles comme ayant appartenu à Jésus-Christ; ce qui est grave, intéressant et curieux à constater, c'est la réaction catholique qui se manifeste d'une manière si remarquable dans un pays soumis à l'autorité d'un gouvernement protestant. Rien ne saurait donner une idée de ce mouvement religieux comme le récit exact de ce qui se

passa depuis un mois à Trèves.

« Avant tout, il faut savoir que l'exposition de la robe de Notre-Seigneur n'a jamais eu lieu qu'à de grands intervalles et dans des circonstances solennelles. La dernière exposition avait eu lieu en 1810, lorsque la sainte robe fut rapportée à Trèves d'où on l'avait retirée quelques années auparavant, à l'approche des armées françaises. Mais aucune exposition n'avait eue une aussi grande affluence que celle qui a commencé le 25 août dernier. On porte à huit cent mille le nombre des pèlerins qui, depuis cette époque, sont venus visiter la cathédrale de Trèves. Ce n'est pas seulement des environs qu'ils affluent; il en vient de cinquante, de cent lieues, de plus loin. Ce sont d'abord des ecclésiastiques de tous les pays, depuis des évêques jusqu'à des séminaristes; puis des hommes de toutes conditions, des populations arrivant en masse. Rien n'est plus curieux que de les voir défile processionnellement dans les rues de la ville, courtes et bannières en tête, le front découvert, et chantant des cantiques. Quelques chariots suivent la procession portant un mineur lagage, des malades ou des pèlerins fatigués. Aux approches de l'église, chacun prend son rang sur deux files qui marchent lentement.

« Cette multitude reste là, la tête nue, qu'il pleuve ou non, suivant les longs détours de cette double file, qui la conduit, après une ou deux heures de marche, devant la relique, objet de leur dévotion. Chacun apporte quelque chapelier, quelque médaille, quelque image à faire bénir par le contact de la sainte robe. Il n'y a pas de boutique dans la ville où l'on ne vende des objets de ce genre. La consommation d'images ne peut se concevoir. Elles sont imprimées sur satin. Le lithographe de Metz qui les imprime ne peut plus y suffire, et après avoir épuisé tout le satin que renfermaient les magasins de la ville, il est maintenant obligé d'en faire venir des ballots de Paris. Ceci peut paraître une exagération, et pourtant ce n'est que l'exacte vérité. On s'en étonnera moins en sachant que la procession sur deux files commence chaque matin avec le jour sans discontinuer jusqu'à dix ou onze heures du soir, et cela depuis plus d'un mois.

« Comment la ville de Trèves fait-elle pour loger des hôtes si nombreux? C'est ce qu'il est difficile de comprendre. Quelques-uns, il est vrai, se remettent en route le jour même. D'ailleurs, la ville n'est plus qu'une vaste auberge. Chaque habitant s'est fait logeur. Sur les places sont dressées de grandes tables où l'on vend du café et du lait pour quelques sous, et c'est là que le matin on voit attablés ensemble des paysans de toutes les parties de l'Allemagne. Mais c'est surtout sur les bateaux à vapeur de la Moselle que l'affluence est incroyable. Souvent alors, les ecclésiastiques qui se trouvent à bord réunissent sur le pont une foule de fidèles avec lesquels ils récitent des prières, et chantent des cantiques en commun pendant une grande partie de la journée. Par moment, l'équipage presque entier s'agenouille dévotement. Il y a peu de jours, l'archevêque d'Amsterdam se trouvant à bord d'un de ces bateaux, y a donné la bénédiction comme il eût pu la faire dans son église. Tout cela a une tournure du moyen-âge qui étonne les étrangers autant qu'ils sont frappés de la prodigieuse ferveur, de l'ordre parfait qui préside à ces démonstrations.

« Quant au Gouvernement, son attitude est parfaitement neutre. Il est impossible de faire preuve d'une tolérance plus étendue. Cependant les Prussiens protestants ne sont pas sans inquiétude. Derrière ce mouvement, en apparence tout religieux, ils voient une action politique dont l'avenir seul pourra deviner la portée. Le clergé des provinces rhénanes est actif, remuant, et la persécution de l'archevêque de Cologne, sous le feu roi, lui donne une position de victime dont la tolérance actuelle ne saurait effacer le prestige. Les prêtres ont une grande influence sur le peuple des campagnes, et ce qui reste de l'ancienne noblesse des provinces lui est également dévoué. Cette noblesse qui, jadis, avait presque exclusivement le lucratif privilège de fournir aux églises rhénanes leurs évêques, alors par nécessité les électeurs auraient voulu obtenir, en compensation, des privilèges dont la Prusse ne lui a concédé qu'une trop faible partie pour satisfaire son ambition. Elle fait donc de l'opposition aujourd'hui, et de l'opposition par le catholicisme, comme on faisait en Belgique avant 1830. Qu'arrivera-t-il de cela? Personne n'en sait rien; mais l'exemple de la Belgique est là pour faire réfléchir. En Allemagne les bons esprits attachent aux démonstrations des pèlerins de Trèves une importance tout autre que celle que leur ont donné les journaux de Paris.

BULLETIN.

Bénédiction d'une chapelle et d'une salle à l'Hôtel-Dieu. — Education donnée peites filles par les Sœurs de la Congrégation. — Uerre de Van-Diemèn.

On demanda un bon maître d'école pour le village de Belœil. Nous avons été témoins, jeudi dernier, d'une cérémonie bien touchante. Monseigneur l'évêque de Montréal a béni solennellement les nouvelle Salle et chapelle de l'Hôtel-Dieu. Cette Salle nouvelle est destinée à recevoir quinze femmes malades. Douze lits se trouvaient déjà occupés deux heures après la cérémonie. La chapelle, annexée à cette Salle, a été dédiée au glorieux saint Joseph, patron de la bonne mort.

On ne saurait trop louer ni trop admirer le zèle des bonnes Sœurs; à mesure que leurs ressources augmentent, elles s'empressent d'agrandir leur local,